



TRIBUNE

« Quel avenir pour l'orchestre symphonique, quel public pour demain ? »

LAURENT PILLOT

CHEF D'ORCHESTRE, DIRECTEUR MUSICAL DE L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE RHÔNE-ALPES AUVERGNE, DIRECTEUR MUSICAL DU EUROPEAN OPERA CENTRE

Notre époque est passionnante. Dans un monde en pleine mutation, nous devons choisir ce que nous gardons de nos schémas passés et ce que nous souhaitons réinventer pour l'avenir. La musique classique en général et l'orchestre symphonique en particulier n'échappent pas à cette fascinante remise en question. La musique symphonique a été jusqu'à nos jours en constante évolution en termes de qualité musicale mais aussi de fréquentation des salles de concert. Depuis plusieurs années cependant, beaucoup s'interrogent sur la pérennité du public et sur la forme du concert telle que nous la connaissons. Au-delà des orchestres symphoniques, la place de la culture est un enjeu pour notre avenir dans lequel une réflexion sur le public doit faire l'objet de toutes nos attentions : sans public, il n'y a pas de culture. Une musique qui n'est pas écoutée, un tableau qui n'est pas regardé ou un livre qui n'est pas lu, n'existent pas.

LE BESOIN DE CULTURE

Pour qu'il y ait un public, il faut qu'il y ait un besoin de culture. L'offre culturelle peut être abondante et de qualité, si notre société ne forme pas des citoyens curieux, attirés par ce

qui dépasse le confort matériel ou la satisfaction immédiate, nous aurons bien du mal à les sensibiliser à l'art et la culture.

L'art, c'est accepter de se laisser emporter par un son, une musique, une couleur, une forme, un mot, d'en être surpris et de se découvrir soi-même différent pour le meilleur ou pour le pire. C'est accepter le doute, accepter qu'au-delà de l'apparence, des chemins mystérieux peuvent nous emmener sur les voies de la liberté. L'art n'est pas figé et nous offre une incroyable exploration de nous-même.

Dans la musique symphonique, l'agencement génial de notes de musique et de timbres d'instruments peut être ce chemin, il peut créer un trouble qu'on appellera une émotion, une interrogation, un vertige ou un dépassement. Pour que le public-citoyen accède à ce trouble, il faut créer des chemins praticables, des ouvertures et l'envie de se laisser tenter par une expérience différente.

En préambule à une réflexion sur l'avenir du public des orchestres symphoniques, la formation du citoyen est donc primordiale. Dans tout échange, il faut être deux : le musicien le mieux intentionné ne peut rien s'il n'a pas en face quelqu'un dont le besoin de culture, même enfoui, n'existe pas.

AUJOURD'HUI

La musique classique a longtemps bénéficié d'une aura. C'était de la grande musique, un trésor qu'il fallait entretenir. Dans l'inconscient collectif, c'était un bien, un patrimoine à préserver. Tous ne s'y intéressaient pas mais on la respectait. On se rendait au concert parce que nos parents y étaient attachés, souvent par plaisir mais aussi parfois par obligation ou par convenance sociale. Nos hommes politiques la défendaient. André Malraux et Marcel Landowski notamment ont considérablement accéléré le développement des conservatoires, orchestres et opéras dans toutes les régions de France.

L'époque a changé, la place de la musique classique ne va plus de soi et la responsabilité du musicien d'aujourd'hui est de convaincre un public sceptique, sollicité de toutes parts, que la musique classique peut lui apporter plus qu'il n'imagine.

Bien sûr, la concurrence est rude ! Comment choisir entre le dernier film à la mode, un week-end à Rome, un stage de saut à l'élastique, une initiation à la cuisine andalouse et un concert du *Sacre du printemps* ? Dans ce temps qui s'accélère, comment persuader un auditeur d'assister à un concert qui peut durer deux heures, voire plus ? ●●●

ARRÊT SUR IMAGE

●●● UNE FORMATION CONTINUE À LA MUSIQUE CLASSIQUE

Nous avons longtemps estimé qu'il suffisait de familiariser la jeunesse à la musique classique, puis proposer des tarifs étudiants avantageux pour qu'ensuite, tout adulte entrant dans la vie active soit automatiquement équipé pour affronter une vie entière de communion parfaite avec la musique classique. Il n'en est évidemment rien et, à l'image de la formation continue dans la sphère professionnelle, je défends l'idée d'une formation continue à la musique classique. Le rôle de l'éducation des plus jeunes est évidemment crucial mais si nous n'essayons pas aussi d'attirer et d'entretenir l'intérêt du public adulte à la musique classique, bien au-delà de ce qui nous est proposé actuellement, celle-ci s'exclura d'elle-même de notre société.

Convaincu qu'il n'y avait pas de fatalité et qu'il était possible de fidéliser un public, j'ai expérimenté depuis plusieurs années cette formation continue avec l'Orchestre Symphonique Rhône-Alpes Auvergne. À chaque concert que je dirige, je propose une quinzaine de minutes d'explications vivantes, illustrées musicalement par l'orchestre, sur une des œuvres du programme. L'expérience a montré qu'on peut capter un public et lui faire retrouver le chemin des salles de concert pour peu qu'on identifie le lien à tisser entre la musique et l'auditeur, même celui peu intéressé par la musique symphonique.

LES IDÉES REÇUES

Les clichés ont la vie dure et sont probablement les premiers obstacles à faire tomber dans l'esprit du public.

« La musique classique, ce n'est pas pour nous ». Quelle phrase malheureuse ! Elle



nous dit à quel point nous nous enfermons dans des préjugés, barrières invisibles et tenaces qui n'ont rien à voir avec la réalité. La musique classique est évidemment pour tout le monde et cela ne veut pas dire que tout le monde doit l'aimer, surtout pas ! Simplement, si tel est le cas, que ce soit par choix et non par un déterminisme culturel subi.

Autre idée reçue, le formalisme des concerts éloignerait la musique classique du public. Décryptons ce formalisme supposé. Le chef d'orchestre entre en scène, serre la main du premier violon, signifiant par là qu'il serre la main de chaque musicien (on comprend vite le temps gagné par ce petit stratagème...). Grâce à cette poignée de main, il associe implicitement les musiciens lorsqu'il salue. Ce salut est une manière de dire bonjour au public comme toute personne bien élevée le ferait en entrant dans une pièce. Ce qui apparaît comme un protocole figé est en fait la transposi-

tion pour le concert de simples règles de vivre-ensemble.

On nous reproche parfois d'être habillés en costume, ce qui créerait une distance avec le public. Lorsque j'étais au Conservatoire, les tentations de troquer nos costumes de concert contre des pantalons à fleurs ont vite été refroidies par notre professeur : « Le pianiste doit être de la couleur du piano ! ». Derrière cette phrase péremptoire se cachaient en fait une grande humilité et une haute idée de la musique. Le musicien doit s'effacer derrière la musique ; elle, seule, doit attirer l'attention. Le costume n'est autre qu'une neutralité élégante pour lui laisser toute sa place. L'essence de notre métier est de créer l'émotion par la musique, pas de détourner l'attention de celui qui l'écoute.

Évacuons enfin le prétexte du prix des places de concert, argument qui ne tient pas dès qu'on le compare aux derniers chanteurs à la mode ou à une compétition sportive.



UN AUDITEUR ACTIF

Une fois tout cela expliqué et malheureusement trop rarement expliqué, attaquons-nous à ce qui est le vrai pari de cet exercice : comment faire ressentir et comprendre au public ce qu'est la musique pour qu'il se l'approprie et en devienne un auditeur actif ?

On devine la complexité de la tâche, d'autant que, parlant de musique nous parlons de sons et dans notre monde d'image, cette notion peut paraître bien abstraite. Des tentatives d'illustrations visuelles telles que sons et lumières ont d'ailleurs été proposées sur des symphonies de Beethoven. On en devine la raison. Une symphonie classique ou romantique, souvent appréciée d'un mélomane averti parlera beaucoup moins à ceux peu familiers des concerts symphoniques que *Le Sacre du printemps* ou une pièce contemporaine à l'écriture spectaculaire et colorée. La démarche est louable mais ces expériences sont pourtant rarement satisfaisantes. Le spectateur aura sans doute passé une très bonne

soirée mais aura-t-il seulement approché la dimension musicale vertigineuse de ces symphonies ? Rien n'est moins sûr.

Le support sonore pour parler de musique est primordial ; en parler ici, sans pouvoir illustrer mes propos par l'orchestre est évidemment compliqué mais tentons quand même quelques exemples. Les compositeurs du XVIII^e siècle se sont rendu compte à l'usage que l'ordre finalement retenu des trois ou quatre mouvements d'une symphonie réussissait à soutenir l'intérêt de l'auditeur, tel le scénario d'un bon film, pendant toute la durée de l'exécution. Le premier mouvement, rapide et dynamique, attire son attention. Le deuxième mouvement, lent, prête à l'introspection ou à la poésie. Le troisième mouvement, plus actif et souvent dansant est un pont idéal entre le mouvement lent et le dernier mouvement. Ce dernier mouvement, rapide et animé, permet à l'auditeur de sortir du concert empli d'une énergie revigorante. Cette explication peut sembler anodine

et pourtant, par cette prise de conscience de l'organisation d'une symphonie, l'auditeur ne subit plus les quatre mouvements mais en devient un observateur engagé, un peu comme s'il en était lui-même l'acteur.

Autre exemple qui consiste à montrer l'évolution d'un thème connu dont on imaginerait la toute première version, le brouillon en quelque sorte, et que l'on suivrait jusqu'à sa version finale. Si les modifications successives sont judicieusement expliquées, l'auditeur peut alors saisir quelles ont été les intentions du compositeur. Partenaire de ce processus de création, il devient, presque malgré lui, partie prenante de la musique.

Prenons enfin l'orchestration, c'est-à-dire la décision de faire jouer ensemble certains instruments et pas d'autres. L'alliage de timbre des instruments peut traduire une émotion ou un élément dramatique facilement perceptible si cet alliage est précisément détaillé. Le public tentera peut-être alors de débusquer d'autres subtilités d'orchestration et prendra plaisir à se projeter dans l'alchimie des sons.

On l'aura compris, s'il y avait une règle à retenir, c'est de rendre l'auditeur actif dans l'écoute qu'il a de la musique symphonique. Un auditeur heureux est celui qui a pu s'approprier un peu de la musique qu'il écoute. S'il la fait sienne, il en gardera quelque chose une fois la salle de concert quittée. À ce moment-là seulement, nous aurons une chance de le voir revenir.

L'orchestre est le plus bel instrument du monde. Palette sonore infinie, il est capable de nous emmener du plus intime solo de flûte au tourbillon chamarré de tous ses musiciens. Pour peu qu'on s'y intéresse, il laisse rarement indifférent. Justement défendu, il aura toujours sa place dans notre société. À nous, musiciens-citoyens, d'être le garant de son avenir pour les générations futures. ■